

FEUILLETON DU "SAMEDI", 28 JANVIER 1899 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

CXXI

Les Freres Ennemis

(Suite)

—Je sais, par le colonel, que votre père est en sûreté; où, je l'ignore. Il est temps de nous séparer; adieu, mon ami... et puis-siez-vous réussir dans tous vos projets.

Il lui serra la main.

—Au revoir, mon lieutenant, dit Médéric.

Il revint lentement au camp.

—Il ne faut pas que ce duel ait lieu, se disait-il. Vous vivrez, mon officier, parce que vous êtes bon et brave; vous vivrez pour Louise, que vous aimez et qui vous aime. Il y a assez de malheureux dans la famille.

Un cavalier, derrière lui, accourait à toutes brides. Médéric se blottit dans un fossé. Il avait reconnu le colonel.

D'où venait de Vandières, seul, à cette heure, à franc étrier? De la ferme de Lemayeur. Le matin, Marguerite lui avait écrit:

«Mauregard est arrivé à Limoges avec Régine et Fournier. Régine est toujours charmante, mais triste, aussi triste que Gérard. Elle évite de parler de mon fils et je suis certaine qu'elle l'aime. Qu'y a-t-il entre eux? Je reverrai Régine ce soir même; j'irai la prendre vieille route d'Aixe pour l'amener ici.

«Pensez à Jordanet, mon ami!

De Vandières était presque heureux: la lettre de Marguerite prouvait qu'elle reprenait espoir, qu'elle se rattachait à la vie.

Il se chargerait, aussitôt après les manœuvres, du rapprochement entre Gérard et René. Mais, avant tout, il importait que Jordanet se dévouât jusqu'au bout, qu'il quittât la France. Il lui apportait cent mille francs, réalisés à Limoges en billets de banque. Il les avait dans les fontes de sa selle.

—Allons, Noreb!

Vingt minutes après, il arrivait devant la ferme. Le pas du cheval, dans la cour à cette heure, attira Lemayeur sur le deuil.

—Tiens? fit-il, M. de Vandières!

—Bonsoir, père Lemayeur!

—Il y a du nouveau?

—Et du bon! mes hommes vous rendront visite cette semaine.

—Ah! le 24e viendra par ici?... .

—Oui; mais soyez tranquille, interrompit le colonel, on vous payera le dommage.

—Pardine! fit le vieux, escomptant déjà ses bénéfices.

De Vandières attachait son cheval et entra, disant:

—Bonsoir, mère Lemayeur, vous allez bien?

Le colonel inspectait la grande salle, fouillait les coins d'ombre. Il demanda, à mi-voix:

—Où donc est-il?

—Au lit, répondit Lemayeur, le gaillard se couche comme les poules, il se fait du lard.

—C'est bien. Je voudrais lui parler.

—C'est facile. Passe-moi donc la chandelle, vieille. Par ici, monsieur de Vandières.

Comme ils pénétraient dans la retraite de l'évadé, la fenêtre donnant sur le jardin s'ouvrit toute grande. Un coup de vent éteignit la chandelle.

—J'vas rallumer à la cuisine, dit Lemayeur.

Le colonel s'approcha du lit et demanda:

—Dormez-vous, Jordanet?

Pas de réponse. Lemayeur reparut avec la lumière, et le colonel constata que le lit était vide. Il regarda Lemayeur. Ce dernier avait pâli et tremblait au point qu'il dut déposer la chandelle sur la table.

—Jordanet, dit-il d'une voix mal assurée, aura filé à la pêche.

—Avait-il dîné avec vous?

—Ben sûr, il est si discret, c't'homme: il n'aura pas voulu nous déranger, voilà tout.

Cela n'avait rien d'in vraisemblable. De Vandières descendit jusqu'à la Vicenne, sans rencontrer personne. Il remonta à la ferme, questionna de nouveau Lemayeur et sa femme; mais cette dernière ne savait rien et l'autre répondait invariablement;

—J'suis pas dans sa ch'mise, moi... Il a ses idées à lui, ce diable d'homme.

A la nuit, le colonel repartit, très inquiet de cette disparition. A la même heure, Jordanet filait à toute vitesse sur la route de Limoges. Qu'était-il arrivé? Dans les premiers jours, il avait vécu tranquille à la ferme. Son hôte parlait peu, passait la plus grande partie des journées au lit, sous prétexte de fièvre. Mais qu'importait au fugitif l'humeur de Lemayeur.

Un matin, le vieux s'éveilla, guéri. Il devint subitement curieux et bavard. Jordanet avait vu trop de choses, trop roulé sa bosse, pour se laisser prendre aux propos mielleux du bonhomme.

Il se tint sur la réserve et observa son hôte.

Un matin, il revenait tard de la rivière, auprès de laquelle, n'ayant rien de mieux à faire, il passait la plus grande partie de son temps. La soupe l'attendait, au chaud, dans les cendres du foyer.

—Vous devez avoir faim? lui dit le fermier.

Il le servit lui-même. Quelques minutes après Jordanet fut pris d'atroces coliques.

—C'est un mal qui court, dit Lemayeur.

Lemayeur étant sorti pour "parer" ses deux vaches, Jordanet demanda à Nanne, négligemment:

—Connaissez-vous le sous-lieutenant de Savenay?

—Certainement, monsieur Jordanet.

—Ah! Vient-il quelquefois ici?

—Bien sûr. Il y était encore l'autre semaine. Si je connais Gérard, mon doux Jésus! C'est moi qui l'ai nourri.

Jordanet en resta là. Nanne ne mentait pas; ses yeux étaient aussi clairs que l'eau d'une source. Il profita d'une absence de la fermière pour prendre dans une bouteille un peu du café au lait que lui avait préparé Lemayeur. Il passa dans le pré et appela des poussins qui picoraient par là. Il en attrapa un et lui fit manger du pain trempé dans le café. Le poussin, quelques instant après, battit de l'aile, tomba sur le côté et essaya vainement de se relever.

—Ah! ah! fit Jordanet, le bonhomme voulait m'empoisonner. A qui obéit-il? à Gérard de Savenay ou à Mascarot? ou à de Vandières?

Il trouvait de plus en plus étrange que de Vandières n'eût pas tenu sa promesse de revenir le voir pour s'entendre, comme il était convenu, sur le jour de son départ. Le soir, Nanne chercha des allumettes.

—Elles étaient là, ce matin, une boîte toute pleine; qu'en as-tu fait, vieux?

—Tu m'embêtes! répondit Lemayeur.

Jordanet pensait:

—Je sais bien où elles sont, moi, elles ont servi à assaisonner mon café au lait.

Au dîner, il se contenta, prétextant toujours la diète, de pain et de fromage; puis, il s'enferma dans sa chambre. Il était urgent d'aviser. Jordanet résolut d'aller à Limoges, le soir même, de tout raconter au colonel, d'interroger le fils Savenay. Il emportait, comme preuve, la bouteille contenant le poison. Il se coiffa d'un bonnet bleu, la coiffure quotidienne du paysan limousin, revêtit une blouse de même nuance, empruntée à la garde-robe de Lemayeur, ouvrit doucement la fenêtre et sortit.

Jordanet était vigoureux, bon marcheur; l'idée du péril qu'il avait couru lui donnait des ailes. A huit heures, il arrivait à la ville. Ne pouvant retrouver l'hôtel de Vandières, il se mit en quête d'un militaire qui le renseignerait. Il rencontra bientôt un chasseur du dépôt et l'aborda.

—Dites donc, m'sieu le soldat, fit-il, imitant à s'y méprendre l'accent limousin, vous ne connaissez pas, à votre régiment, le sous-lieutenant de Savenay?

—Le sous-lieutenant est aux manœuvres.

—Et M. de Vandières aussi?

Le soldat examina cet homme qui connaissait les noms des officiers de son régiment.

—Le colon aussi, pardieu.

—Ah! j'aperçois un bouchon, par là, entrons donc nous rafraîchir.

Le soldat ne demandait pas mieux. Jordanet apprit par lui que les manœuvres avaient lieu du côté d'Aixe et que la revue finale serait passée à Aixe même.

—Tant mieux, se dit-il, je les verrai tous là-bas.

Jordanet s'appretait pour revenir à la ferme, lorsque, soudain, il s'arrêta. Dans le flot de lumière d'un grand magasin, il venait de reconnaître son compatriote Risdal, l'ami qui l'avait sauvé déjà.

Il arrivait devant la porte, lorsque Jordanet lui frappa sur l'épaule.

—Bonjour, mon pays. Silence! c'est moi, Jordanet.

—Bigre, entre vite, voilà mon logis.

Une fois dans sa chambre, Risdal éclata de rire.

—Vrai! si je t'aurais reconnu, avec ce bonnet et cette blouse. Tu l'as échappé belle, l'autre fois, à la gare. Les policiers voulaient me coffrer à ta place.

—Je te remercie, continua Jordanet, pour l'affaire de la gare; tu m'as sauvé la vie; mais, voilà, je suis encore dans la peine.

Il faudrait que tu ailles à Paris pour moi.

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.